

LE JOURNAL DU PEUPLE

R. BEAUGRAND & CIE. PROPRIETAIRES.

MONTREAL 2 FEVRIER 1895.

REDACTEUR : JEAN DES ERABLES.

F. X. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.

CHRONIQUE OUVRIERE

Nous subissons en ce moment une crise intense dont nul ne saurait prédire la fin, une crise qui atteint toutes les classes de la société et tout particulièrement la classe laborieuse.

La misère la plus affreuse règne dans un grand nombre de familles.

Et, comme il est reconnu que la misère est la cause de beaucoup de maladies physiques et morales, les "guérisseurs" se présentent par douzaines et par centaines.

Les uns dans les discussions privées, les autres par la voie des journaux ou dans leurs discours, indiquent volontiers une panacée universelle et infailible pour combattre la misère à tous ses degrés et dans toutes ses formes. A les en croire, on n'aurait qu'à suivre leur conseils pour voir bientôt la joie et l'abondance régner dans tous les pays de la terre.

Malheureusement, avec toutes ces belles théories on ne saurait faire une soupe bien nourrissante, et, pendant que des orateurs de tout poil et de toute opinion prononcent de beaux discours, de pauvres enfants pleurent de froid et de faim, des pères et des mères gémissent à la vue des souffrances de ces petits êtres pour le bonheur desquels ils s'imposeraient volontiers les plus grands sacrifices.

Des manifestations plus ou moins tumultueuses ont eu lieu ; des centaines d'hommes — certains journaux ont dit par erreur plusieurs milliers — se sont groupés à différentes reprises devant le perron de l'hôtel de ville. On a rencontré là des ouvriers sans travail et des protecteurs sincères de la classe laborieuse. Mais, comme il n'y a pas de blé sans ivraie, on y a vu aussi pas mal de badauds et de flâneurs et, ce qui est plus regrettable, des meneurs, des exploitateurs, des pêcheurs en eau trouble.

Des théories de toute sorte ont été développées, commentées, applaudies ou critiquées. Comme résultat pratique, rien de bien particulier.

Pour combattre le mal qui nous ronge, il faut remonter à la source. Un point — entre plusieurs autres — est indiscutable : trop de gens de la campagne abandonnent la charrue pour aller chercher fortune dans les grands centres ; Montréal surtout a vu s'accroître sa population laborieuse d'une façon anormale. Pour donner de l'ouvrage à tous ceux que le manque de prévoyance ou d'autres causes ont réduit à la misère, il faudrait des ressources beaucoup plus grandes que celles dont dispose notre municipalité.

Toutes les discussions du monde, pas plus que les théories subtiles et savantes, ne sauraient donner un seul morceau de pain aux affamés. Il faut absolument que la charité privée s'en mêle et que chacun, selon ses moyens, mette en pratique la grande et belle loi de la charité chrétienne.

Favorisés de la fortune, n'oubliez pas que c'est le travail qui a créé le capital et rappelez-vous que vous n'êtes que les usufructiers des biens que la Providence a mis à votre disposition. Tous les hommes sont frères, et un bon frère ne laisse pas son frère

L'OUVRIER. — Avouez, monsieur, que, sans le travail, le capital n'irait pas loin.
LE CAPITALISTE. — Et, sans le capital, le travail serait improductif. Les deux ensemble, au contraire, remplissent le monde de merveilles. Soyons unis.
L'OUVRIER. — Je ne demande pas mieux : L'union fait la force, et la fraternité chrétienne donne le bonheur aux peuples.

dans le besoin. Donnez, donnez, largement, généreusement, de bon cœur ! De tous les plaisirs du monde il n'en est pas de plus doux que celui qui procure une bonne œuvre.

Laissons discuter les beaux parleurs et les utopistes, et agissons. Que ceux qui ont beaucoup donnent beaucoup et que ceux qui ont peu donnent peu, mais toujours de bon cœur. Ceux qui souffrent s'en trouveront bien, et ceux qui viennent au secours de leurs frères dans le besoin placent leur argent à gros intérêts.

Chaque famille dans l'aisance peut facilement, sans trop de peine et de sacrifices, venir en aide à une famille nécessiteuse. Les riches peuvent en sauver plusieurs des douloureuses étroites de la misère.

Un établissement religieux de cette ville, dirigé par les Sœurs de la Providence, donne en ce moment un bien touchant exemple. Chaque jour on y distribue plus de cent dîners aux vieillards pauvres qui n'ont pu entrer d'une façon permanente dans cet asile de la charité. Envoyer son obole à ces humbles bienfaitrices des pauvres, c'est leur permettre de soulager chaque jour un plus grand nombre d'infortunés.

Il ne s'agit pas, en ce moment, de critiquer les ouvriers dans le besoin et d'examiner combien, parmi eux, ont pu mériter les dures épreuves qu'ils subissent aujourd'hui. La vraie charité sait parfois fermer les yeux, mais elle les ouvre toujours pour voir les souffrances des enfants, des femmes et des vieillards qui eux, du moins, ne sont pas coupables et à propos desquels le Sauveur a dit :

"Ce que vous leur donnerez en mon nom sera considéré comme étant donné à moi-même et le moindre don ne restera pas sans récompense."

Vous qui le pouvez, donnez, donnez largement, de bon cœur. Renoncez

même à une fête, à une dépense qui vous tente et n'oubliez pas qu'une heure viendra où le souvenir d'une larme séchée par votre générosité vous sera plus précieux que tous les trésors de la terre.

JEAN DES ERABLES.

* CAUSERIE *

"Le char du progrès avance toujours, malgré tout, a dit Paul Louis Courtier, et ceux qui chercheraient à l'arrêter seraient broyés sous ses roues."

Le savant helléniste a-t-il beaucoup aimé le progrès de la libre morale, lorsqu'une main criminelle mit fin à sa carrière ?

Ceux qui ont une cinquantaine d'années — et tout le monde a cinquante ans aujourd'hui, même les jeunes — ceux qui observent attentivement ce qui se passe autour d'eux, sont forcés de reconnaître que le génie humain a fait de grandes découvertes et a perfectionné bien des choses pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Nous avons en effet les bateaux à vapeur qui finiront par rendre les océans et les mers trop petits au gré des explorateurs : le télégraphe, grâce auquel les plus grandes distances ne comptent plus ; le téléphone qui nous permet de "parler à l'oreille" de personnes fort éloignées de nous ; le phonographe, cet ingénieux écho des concerts et des joutes oratoires ; la photographie, ou le soleil faisant des portraits à prix réduits, ressemblance garantie...

Je ne parlerai que pour mémoire des chemins de fer et des chars électriques, et je ne citerai qu'en passant les canons, les mitrailleuses et autres engins perfectionnés dans l'intérêt de l'humanité souffrante.

Malheureusement, malgré toutes ces améliorations et ces perfectionnements, et peut-être bien à cause d'eux, tout ne marche pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possible et grand

nombre de pauvres humains en sont à regretter "le bon vieux temps," alors qu'il y avait moins de choses merveilleuses et plus de bien être.

Il me serait facile de citer cent faits à l'appui de ce que j'avance ; je me contenterai, avec la permission de mes bienveillants lecteurs, de parler en peu de mots de ce qui me concerne plus personnellement.

Je dirai un mot du journalisme.

Autrefois, les journaux n'étaient pas beaucoup plus grands que la main et imprimés sur du papier on ne peut plus commun. Et cependant tout le monde en était content ; on attendait leur apparition avec impatience, on les lisait avec empressement, on y mettait des formes pour écrire à Monsieur le Rédacteur. Plus fort que cela ! Un de mes amis m'a assuré qu'il a entendu dire que son arrière grand-père avait mentionné dans ses mémoires un fait dont il garantissait l'authenticité : à cette époque déjà perdue dans les pénombres du passé, chaque lecteur se faisait un devoir et un bonheur de payer à date fixe, et par anticipation, le prix de son abonnement.

Ceci, par exemple, me paraît un peu fort.

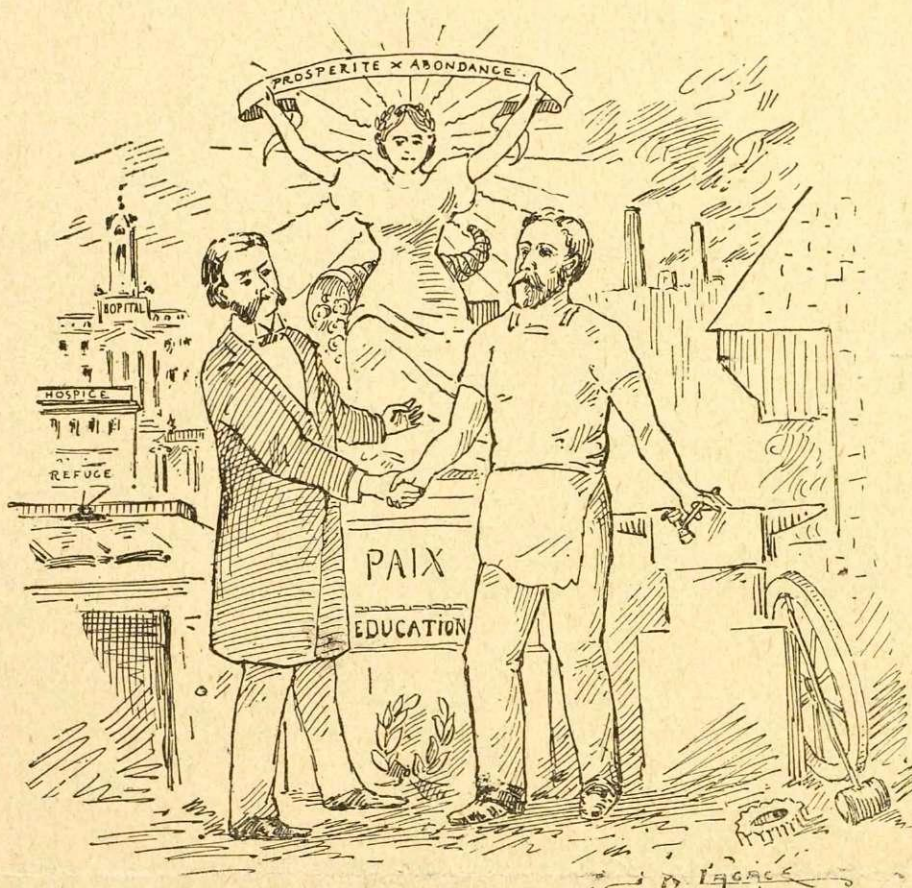
Depuis lors, le journalisme a fait de grands progrès... dans l'intérêt des lecteurs, auxquels on donne souvent pour un sou plus de papier noirci qu'ils n'en sauraient lire dans leur soirée : Des nouvelles du pays et de l'étranger, des romans, des poésies, des rapports, des conseils, des revues et mille autres choses. Mais au point de vue des rédacteurs, le progrès s'est fait à rebours.

Et cela ne fait que croître et... enlaidir.

La seule crainte d'être trop long m'empêche de raconter les déboires innombrables, de faire l'historique d'une journée de labeurs de ces martyrs volontaires de la pensée qu'on appelle journalistes sincères, honnêtes et convaincus.

Rien qu'une anecdote, que je traduis d'un journal américain : donc la vérité pure.

Un bon vieux journaliste, qui avait fait des études sérieuses et à peu près



universelles, avait annoncé qu'il mettrait à la disposition de ses lecteurs les fruits de sa longue expérience.

Ceci lui attira une avalanche de lettres, auxquelles il répondit de son mieux, et une mésaventure qui vaut la peine d'être racontée.

Ayant deux enfants qui faisaient leurs dents et souffraient beaucoup, un abonné recourut aux lumières du complaisant rédacteur qui répondit :

"Frottez chaque soir, avec un morceau de flanelle imbibé d'huile d'olives, les joues de ces chers petits êtres, et donnez leur un bout de racine d'iris, que vous prendrez à leur cou à l'aide d'un ruban rose ou bleu."

Un autre, dont le jardin était littéralement couvert d'une couche de sauterelles, voulait se débarrasser de ce fléau.

Réponse : "Arrosez-les de pétrole et, si vous pouvez le faire sans compromettre vos bâtiments, mettez-y le feu, et cette vermine ne vous tourmentera plus."

C'était répondre comme il fallait. Malheureusement, ce pauvre diable d'homme complaisant se trompa d'adresse... On voit d'ici l'effet que produisit son erreur involontaire !

— Comment, lui écrivit le père des deux marmots, vous voulez que j'arrose mes enfants avec du pétrole et que je mette le feu à... cette vermine !...

— Vous n'êtes pas un rédacteur mais bien un vieux radoteur, disait l'homme aux sauterelles. Venez donc, vous qui en avez le temps, gratter d'huile les joues de ces insectes et leur mettre un ruban au cou !...

— Et puis, voilà.

JEAN TOUCOURT.

LE BEAU SEXE RIT

On parle, aux Etats Unis, de faire une loi interdisant aux dames, "sous peine d'amende ou d'emprisonnement, de porter au théâtre des chapeaux



pouvant empêcher les personnes placées derrière elles de voir ce qui se passe sur la scène."

C'est le Missouri qui commence la danse. Il va sans dire que plus d'une Miss sourit en apprenant cette nouvelle stupéfiante et propose aux petits



hommes de monter sur des bancs pour se tenir à la hauteur de la situation.

Grands hommes, n'oubliez pas que vos admirateurs les plus enthousiastes sont souvent ceux qui vous comprennent le moins.

